

La Culture
Expo

Une vision de
la TANZANIE
tout en clair-obscur,
ici, dans une station
médicale abandonnée.

PHOTOGRAPHIE
Evgenia Arbugaeva

Chaque tirage, avec sa texture épaisse en papier du Japon, est un petit tableau qui semble habité de présences magiques. Aucun folklore pourtant dans ces images de retour d'Afrique signées Evgenia Arbugaeva : un vieil homme assoupi dans un clair-obscur très Rembrandt, une main qui fouille une boîte, une plaque officielle dévorée par la végétation, échappée dirait-on d'un film de Tim Burton. Et des vues de jungle ensorcelantes... Avec ces clichés pris en Tanzanie, dans une station médicale abandonnée où l'on étudia longtemps les maladies tropicales, la photographe poursuit la désolation hallucinée qui inspirait ses premiers travaux, dédiés à son Arctique natal (elle a grandi à Tiksi, un port maritime de l'Extrême-Orient russe). Là où le Grand Blanc escamotait le vivant et l'inanimé, la même soustraction s'opère aujourd'hui sous l'action de la forêt primaire et d'un temps ici stationnaire. J. Br.

Galerie In Camera, Paris (VII^e). Jusqu'au 18 mars.

Têtes d'affiche



Starter

EVGENIA ARBUGAEVA

Cette brindille aux longs cheveux bruns et aux yeux en amande présente des photographies aux couleurs sourdes, saisissantes d'étrangeté.

Elle y raconte l'histoire de Slava Korotkiy, météorologiste de la station de Hodovarikhha, située sur la mer de Barents, un endroit perdu où l'on

n'accède qu'en hélicoptère. Il vit là seul depuis treize ans. Communique en morse avec une vieille radio qui date du début du XX^e siècle. Comme

la première série d'images qui avait fait connaître Evgenia, celle-ci porte encore sur la région du grand nord de la Russie – où elle est née, à Tiksi, en 1985. Ses parents y tiennent un restaurant de cuisine traditionnelle, dans un vieux fort-musée, à l'extérieur de la ville. Adolescente, elle est envoyée avec son frère faire ses études à Moscou et devient vite autonome. Grâce à un échange scolaire, elle se retrouve dans le Connecticut et là, tient son premier appareil photo. A la fin de ses études en gestion d'art, ne sachant quoi faire, elle part pendant un an suivre un troupeau de rennes – qu'elle documente en images. A son retour, en 2009, elle décide d'étudier la photographie

à l'International Center of Photographie de New York. La jeune femme est douée. Elle remporte de nombreux prix, dont le prestigieux Leica Oskar Barnack en 2013. « *C'est vivre avec les gens qui m'intéresse, dit-elle. La photographie est un moyen de partager cette expérience. Et de faire découvrir mon pays, la Russie arctique, un milieu naturel méconnu.* » Aujourd'hui, cette célébrité soudaine semble l'encombrer. Elle était présente à son vernissage mais, dès le lendemain, cette drôle de fille avait déjà filé pour une nouvelle aventure, vers un monastère perdu... — **F.C.** | « Weather Man » | Jusqu'au 4 avr. | Du mar. au sam. 14h-19h | Galerie In camera, 21, rue Las-Cases, 7^e | incamera.fr | Entrée libre.

Télérama rencontre



La culture à bout portant, débat animé par Fabienne Pascaud et Jean-Michel Ribes

Lundi 23 mars 2015 à 19h30 au Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e

Location au 01 44 95 98 21 ou www.theatredurondpoint.fr
Tarif réduit pour les lecteurs de Télérama : 7 euros



Romain Laffry

La culture n'en finit pas d'être menacée. Par la crise économique et la baisse des subventions de l'Etat, par la politique et le désengagement d'édiles qui ne l'aiment pas. Au point que le mot « culture » paraît même vidé de son sens. Comment la faire renaître, la réinventer ? Pour y réfléchir autour de la ministre Fleur Pellerin : Madeleine Louarn, présidente du Syndéac ; Bruno Julliard, premier adjoint à la mairie de Paris ; Régine Hatchondo, conseillère culture de Manuel Valls ; Christian Schiaretti et David Bobée, metteurs en scène.

Le travail aventureux de cette photographe russe de 30 ans a été publié par « National Geographic », le « New Yorker » et « Le Monde ».

Evgenia Arbugaeva expose à Paris. On la suit en Sibérie...



08.00 J'aimerais me réveiller plus souvent au même endroit, mais il y a trois ans, après des études à Moscou et à New York, je suis retournée à Tiksi, ma ville natale, en République de Sakha, sur la côte de l'océan Arctique, dans l'idée de trouver des histoires à photographier. Depuis, ma vie est guidée par celle des autres... J'ai suivi Tania, par exemple, une jeune fille de 14 ans qui grandit dans l'infinité de la toundra polaire. Ou les éleveurs de chevaux de la région de Oïmiakon, où je n'avais qu'une seconde pour prendre un cliché. Parce qu'il peut faire jusqu'à moins 65 °C et qu'il faut vraiment que ça vaille le coup que je sorte mon appareil de dessous mes multiples couches de vêtements !

12.00 Les gens me disent que je suis folle de partir seule dans des endroits étranges, comme pendant ces deux mois passés avec l'équipage d'un brise-glace de l'époque soviétique. Mais si vous arrivez à convaincre que



vos intentions sont bonnes, tout se passe bien. Enfin, sauf avec les chasseurs de cornes de mammouth, qui vivent illégalement sur les îles de Nouvelle-Sibérie. Avec eux, ça a été difficile... jusqu'au jour où j'ai secouru leur patron (un Biélorusse qui porte un tatouage « Ne me réveillez pas » sur les paupières) : il a eu un méchant accident sur son bateau, et j'ai aidé à lui faire douze points de suture. Après ça, ils m'ont autorisée à les suivre et à partager leurs repas, composés entre autres délices de viande de mouette...

16.00 L'Arctique enseigne la patience. Quand vous demandez à quelqu'un de vous aider à approcher une frontière, il lui est impossible de vous dire quand vous arriverez à destination. Vous êtes dépendant du temps qu'il fait. Le vent peut souffler extrêmement fort.

21.00 Dans cette région, il fait nuit presque toute la journée en hiver. C'est lors d'une traversée à traîneau sur 5 000 kilomètres de banquise que j'ai entendu pour la première fois parler de ce météorologue de 62 ans qui vit seul depuis des années dans sa station isolée. Le soir du Nouvel An, un hélicoptère m'a déposée chez lui. Je suis arrivée avec des oranges et du champagne. Il ne m'attendait pas. J'ai vécu trois semaines surréalistes. Lui ne me posait aucune question, et moi j'en avais des tonnes, auxquelles il répondait parfois en s'arrêtant net. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas parlé... Si vous voulez le voir, visitez mon exposition « Weather Man »*.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARINA ROZENMAN
* Jusqu'au 4 avril, galerie In Camera, 21, rue Las Cases, Paris-7^e. incamera.fr

PETITS SECRETS

« Mes parents ont un restaurant en lakoutie [République de Sakha depuis 1991, ndlr]. J'adore leur poisson blanc cru, effiloché, servi avec une pincée de sel. Mon prochain projet ? Je change de continent. J'ai trouvé un nouveau personnage, en Tanzanie. »

ELLE

@elle
Retrouvez
"Une journée
avec..."
sur elle.fr



Arctique L'homme



Les photographies d'Evgenia Arbugaeva constituent un document poétique sur un météorologue qui vit seul depuis treize ans dans une station de la toundra sibérienne.

Par **BRIGITTE OLLIER**
Photos **EVGENIA ARBUGAeva**

Après avoir visité vingt-deux stations météorologiques dispersées dans l'Arctique, en Russie, Evgenia Arbugaeva a choisi de visu le personnage principal de sa nouvelle série, *Weather Man* (1). Son nom : Slava Korotkiy. Il vit seul depuis treize ans dans la station Hodovarikha, embossée sur une minuscule péninsule, à deux kilomètres de la mer de Barents et qui fut, avant les années 30, une base militaire. Pourquoi lui ? « Il est l'incarnation des héros de l'ex-Union soviétique, répond la photographe russe, qui vient de fêter ses 30 ans. Ces astronautes ou ces explorateurs polaires qui enflammaient de leurs aventures les livres pour enfants. Dès que je l'ai vu, avec ses yeux bleus, j'ai su que c'était lui. Il est juste là, tout à fait dans le présent, il accomplit sa mission à son rythme, il ne désire pas plus que ce qu'il a déjà. »

«Tout est réel»

Pendant trois semaines, de fin décembre 2013 à janvier 2014, Evgenia Arbugaeva a partagé son quotidien ascétique. Toutes les trois heures, Slava Korotkiy relève la température du vent, le taux d'humidité, la pression atmosphérique, la qualité de la neige qui recouvre la toundra ; données qu'il communique ensuite grâce à une radio, en morse. L'intérieur de sa maison, construite au pied du phare en bois, est vintage ; rien n'a changé depuis 1933, pas plus les papiers peints que le mobilier, certes sommaire. Impossible de se croire au XXI^e siècle, tout paraît en suspension, tel un décor en attente sur un plateau de cinéma. Dehors, il fait froid (-20 °C) et très sombre. L'hiver, le jour n'existe pas plus que la nuit. Des étincelles de lumière. Evgenia Arbugaeva ne souffre pas du froid, elle y est habituée, elle qui est née à Tiksi, dans l'est de la Sibérie. Ce qui l'inquiète parfois, c'est le bruit du vent, « les orages de neige et le craquement des glaces sur la mer, un peu terrifiant ». Pour prendre ses photographies, elle s'adapte au climat, avec

des temps de pose assez lents, et ne cherche pas à assiéger son modèle. « Slava n'a jamais posé pour moi, quel intérêt pour lui ? remarque Evgenia Arbugaeva. Chaque fois que je l'ai photographié, je n'ai pas tenté de le surprendre. Il me voyait, c'est tout. C'est un travail documentaire, tout est réel, mais j'ai aussi construit ma propre réalité. »

Des nerfs d'acier

Slava Korotkiy n'est pas bavard. Ils échangent sur leurs lectures, leur auteur préféré (Hemingway), leurs histoires respectives. Comme ils n'attendent rien l'un de l'autre, le temps passe, comme ça... Elle apprend que son père était marin et qu'il a vécu toute sa vie sur un bateau avec son épouse, elle-même cuisinière. Elle lui parle de ses études, à Moscou puis à New York, à l'ICP (International Center of Photography) et de son plaisir à voyager. Elle sait combien le météorologue est un homme fort, car rester à Hodovarikha, à une heure d'hélicoptère de la ville la plus proche, exige des nerfs d'acier. « Je me suis retrouvée face à moi-même et face aux choses que vous vous cachez quand vous êtes ailleurs. C'est ça, le big challenge ! Slava, lui, est très zen, en constante méditation. Il est devenu la nature elle-même, comme s'il était le vent ou la neige... Il a créé son monde, la station météo est en quelque sorte son bateau. Il est définitivement heureux. »

«Slava, lui, est très zen, en constante méditation. Il est devenu la nature elle-même, comme s'il était le vent ou la neige...»

Evgenia Arbugaeva photographe

Depuis l'automne, il y a eu quelques changements. Des bâtiments de la station météo ont été détruits, deux autres météorologues sont arrivés avec des ordinateurs et des téléphones cellulaires. Mais le scientifique aux yeux bleus n'a rien changé à ses habitudes. Tout ce qui l'entourait a été détruit, sauf sa maison, une part de lui-même. Pour la nouvelle

année, Evgenia Arbugaeva lui a offert une peruche. « Apprends-lui à parler, a dit la photographe. Un mot par jour. » ◆



(1) Exposition «Weather Man» à In Camera Galerie, 21, rue Las Cases, Paris VII^e. Jusqu'au 4 avril. Rens. : 01 47 05 51 77.

qui prend le temps



« Einstein on the Beach », de Bob Wilson.

CULTE BOB DE PLAGE

« Einstein on the Beach », la bombe lyrique lâchée par Bob Wilson en 1976, est rejoué au Théâtre du Châtelet à guichets fermés. Tout ce que vous pourrez en dire sans jamais avoir réussi à le voir...

UNE EXPÉRIENCE MYSTIQUE. Dans ce spectacle, pas de narration, pas de lien entre musique, danse, textes et images. Et, pourtant, les heureux élus s'y préparent des mois avant, en parleront des années après et vivent les quatre heures trente de cet opéra sans entracte entre méditation hypnotique et joie d'un matin de Noël.

UNE EXPÉRIENCE PHYSIQUE. La musique répétitive de Philip Glass, la beauté millimétrée des tableaux de Wilson et même la lenteur sublime de la pièce frappent les sens. Quant à Einstein, c'est du côté de la perception du temps et de l'espace qu'il faut le chercher. Bilan : rien ne se regardera plus comme avant.

UNE EXPÉRIENCE RADICALE. Quatre actes, des intermèdes, un orchestre, un chœur : les canons de l'opéra sont bien là, et, pourtant, le temple en tremble encore. Alors quoi ? « C'est l'avant-garde qui réinvente le classicisme », tranche maître Bob. LE spectacle du XX^e siècle ?

MANOU FARINE

■ Du 7 au 12 janvier, Théâtre du Châtelet, Paris-1^{er}. Diffusion en direct le 7 janvier, à partir de 18 h 20, sur Culturebox et Mezzo.



Evgenia Arbugaeva a obtenu le prix du Magnum Emergency Fund en 2012 et le prix Leica Oskar Barnack en 2013 pour cette série.

PHOTO L'ATTRACTION DU PÔLE

28 ANS, DEUX PRIX, UNE EXPO, ET BIENTÔT UN LIVRE...

Il n'aura fallu à la jeune photographe russe Evgenia Arbugaeva qu'une seule série, « Tiksi », pour se retrouver sous les feux de la rampe. Tiksi, bourgade portuaire de Sibérie aux mois d'hiver interminables, où Evgenia passe ses huit premières années et retourne, vingt ans plus tard, avec l'envie de retrouver le parfum de l'enfance. Sous son objectif, la ville aujourd'hui à l'abandon se nimbe d'une lumière presque irréelle, les enfants cherchent à s'envoler, une petite fille vêtue d'une robe de fête et de bottes rouges tend une main gracieuse vers un husky docile...

Un vrai conte d'hiver. SOLINE DELOS

■ « Evgenia Arbugaeva, Tiksi », jusqu'au 8 février, à la galerie In Camera, Paris-7^e. incamera.fr

Le regard de Styles

Photo tirée de la série
Tiksi, 2013.



Mirage arctique

Entre châteaux de glace et blanc intégral, Evgenia Arbugaeva expose les glaces de son enfance. C'est l'une des révélations de la biennale de PHOTOQUAI.

Plus on avance, et plus on recule. Cauchemar? Non, à Tiksi, le blizzard vous déplace à sa guise sur le sol gelé. A 2 000 kilomètres au nord de la Mongolie, ce bourg de l'Arctique russe ravitaillé par brise-glace peut afficher moins 35 degrés dans la nuit éternelle de janvier, sous la lumière vert fluo d'aurores boréales. Revu par la nostalgie d'Evgenia Arbugaeva – une enfant du pays, exilée à Moscou pour ses études et devenue depuis photographe à succès –, cet « enfer » gelé devient féerie : un crépuscule sans fin relève par des tons d'aquarelle la page blanche du paysage. Parfois, celui-ci disparaît, les mouffes d'un promeneur semblent flotter en apesanteur ; ou ce sont les pylônes d'un parc de jeux, une barge endormie contre la banquise, les bicoques de fortune des pêcheurs sous glace... Il arrive que ces fantômes – un bout de visage entre écharpe et capuche – tiennent à la main un grand ballon, métaphore de l'imaginaire enfantin d'Evgenia, visiblement gonflé à bloc.

A elle seule, cette exposition impose de surligner Photoquai sur nos agendas. Mais la quatrième édition de ce festival consacré aux photos du monde résonne d'autres histoires magiques, étranges, captivantes. Avec Zhang Kechun, un natif du Sud, nous explorons le fleuve Jaune, berceau sacré de la Chine du Nord, au fil d'images surexposées qui semblent caresser des constructions chaotiques. Avec Rasel Chowdhury, nous traquons le charme du quotidien dans un Bangladesh dévasté par la pauvreté. Avec la Colombienne Adriana Duque, nous trouvons de la grâce au formalisme des familles latinos, dont les portraits sont dignes des tableaux de Goya. Un « dénombrement du monde » aussi percutant que celui proposé, plus loin, au musée du Quai-Branly... **JACQUES BRUNEL**

4^e Biennale des images du monde, jusqu'au 17 novembre.
Accrochage sur le quai de la Seine, devant le musée du Quai-Branly, à Paris (VII^e) et dans le jardin du musée. www.photoquai.fr

EVGENIA ARBUGAeva



Sidérante Sibérie.

Une mer gelée dix mois sur douze et une toundra à l'espace infini. Dans les souvenirs d'enfance d'Evgenia Arbugaeva, Tiksi, c'était le paradis. Jadis escale sur la route maritime entre la mer de Barents et le détroit de Béring, la ville est désormais désertée mais reste un formidable terrain de jeux pour Tania, 13 ans, que la photographe russe a pris pour modèle.

Par Benoît Vitkine/Photos Evgenia Arbugaeva



ONCLE VANIA, septembre 2011. Surnommé « le philosophe », dans la cabane qu'il a bâtie à une heure de marche de la ville.



Le portfolio.

LE DESTIN DE TIKSI raconte à lui seul un morceau d'histoire soviétique. La ville a été fondée en 1933, un an après l'expédition du *Sibiriakov*, le premier brise-glace à naviguer d'Arkhangelsk au détroit de Béring en un seul été, sans hivernage en cours de route. La « route maritime du nord » ainsi créée, reliant l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, allait entraîner l'essor de Tiksi, escale vitale sur la côte arctique.

Jeunes diplômés séduits par les salaires élevés, citoyens soucieux de se faire oublier loin de Moscou, rêveurs conquis par les charmes de la toundra, Tiksi attire et croît tout au long de la période soviétique, malgré les dix mois d'hiver et les températures polaires. En 1985, la ville où naît Evgenia Arbougava compte 12 000 habitants.

La fin de l'Union soviétique marque un coup d'arrêt brutal : le « passage du nord-est » se referme, les brise-glace ne vont plus jusqu'à Tiksi et la population de la ville chute à 5 000 habitants. Les parents d'Evgenia, eux, partent en 1993, direction Yakoutsk, plus au sud. La jeune étudiante en photographie poursuivra sa route jusqu'à Moscou et New York.

Trop de bruit, trop de monde, trop peu d'espace et de rêve : « *Les aurores boréales, les interminables tempêtes de neige, l'horizon infiniment blanc, tout me manquait*, raconte Evgenia. *Quand les montagnes qui environnent Tiksi s'illuminent de rose à quatre heures de l'après-midi, elles ressemblent à des glaces à la myrtille.* »

Evgenia revient à Tiksi en septembre 2010. Mais que photographier ? Le port à l'abandon, les mines de charbon fermées, les immeubles désertés aux fenêtres condamnées, les babouchkas emmitouffées, qui constituent l'essentiel des habitants ? « *Je n'aimais pas ce que voyaient mes yeux d'adulte*, explique Evgenia. *Je suis repartie avec une seule photo satisfaisante* », celle d'une petite fille, Tania, jouant avec des cailloux.

EVGENIA AVAIT TROUVÉ UNE AMIE, UN GUIDE ET UN SUJET. Quand elle revient, trois mois plus tard, Tania, 13 ans, l'emmène dans ses jeux et lui raconte ses rêveries. C'est elle que l'on suit sur la blanche toundra ou dans le cimetière des bateaux abandonnés. C'est dans sa famille que va Evgenia quand elle séjourne à Tiksi, passant de longues soirées à lire des contes et légendes avec la petite fille. Son bonnet rouge – un hommage au commandant Cousteau, son héros – devient le fil directeur du travail d'Evgenia Arbougava.

« *Dans les yeux de Tania, j'ai retrouvé l'émerveillement de mon enfance, je me suis souvenue que cet endroit était pour moi un formidable terrain de jeux*, explique la photographe. *Avec elle, j'ai aussi retrouvé la petite fille que j'étais.* »

A l'automne 2012, comme Evgenia dix-neuf ans plus tôt, la famille de Tania partira pour le « continent », comme on désigne à Tiksi le reste de la Russie. En ville, les plus pessimistes craignent que le bourg, devenu un fardeau pour Moscou, ne vive ses dernières heures. Evgenia, elle, veut croire en la réouverture de la route maritime du nord. Avec un allié inespéré : le réchauffement climatique, qui desserre chaque jour un peu plus l'emprise de la glace sur Tiksi. ☺

DANSEUSE, janvier 2011. Tania, dans sa chambre, en tenue de ballerine.

APRÈS L'ÉCOLE, février 2011. Des enfants jouent entre les maisons décrépies de Tiksi.



IMMACULÉE, mars 2012. Tania sur la banquise, en tenue de camouflage, avec son traîneau.

« **E.T.** », mars 2012. Avec sa sœur, jouant dans la station relais de télévision désaffectée.



EXPLORATRICE, janvier 2011. Tania arbore le même bonnet que son héros, Jacques-Yves Cousteau.



Le portfolio.

PRINCESSE, février 2012. Dans sa robe de bal, Tania s'imagine en personnage de conte de fées.



SUR LA TOUNDRA, septembre 2011. Tania s'amuse avec un ballon météorologique.

NOUVEL AN, janvier 2011. Un chien enguirlandé à l'air triste.

